

LA PATISSIÈRE

DE

DARMSTADT,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Tiré des nouveaux Contes allemands d'Auguste Lafontaine;

par MM. P^o Courcmine et Adolphe Poujol.

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Panthéon, le 27 Octobre 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE SOUVERAIN DE SAXE, d'abord sous le nom de Varner.	M. KEPPLER.	TOURTMANN, Cousin de M ^o Blum et son premier Garçon.	M. ERNEST.
LE BARON DE POLDEN, son grand Ecuyer.	M. CONSTANT.	UN NOTAIRE.	M. PIEL.
FREDERIC DE POLDEN, neveu du Baron.	M. MORREAU.	FRITZ, Domestique du Baron.	
M ^o BLUM, Pâtissière, tenant un hôtel garni.	M ^o SIMON.	UN GARÇON PATISSIER.	
MINA, sa fille.	M ^l l ^e VICTORINE.	SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.	
		PARENTS ET AMIS DE M ^o BLUM.	
		VALETS.	
		GARÇONS PATISSIERS.	

La scène se passe, au premier acte, à Darmstadt (en Allemagne); et, au deuxième, à Brème (en Saxe).

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'hôtel garni. — Porte au fond donnant sur un escalier. — Portes latérales. — Celle de droite conduisant à la boutique et aux cuisines. — Celle de gauche aux différentes chambres garnies. — A gauche, une table, sur laquelle est un gros registre et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE I.

Garçons Pâtisseries, puis M^o BLUM.

(Au lever du rideau les garçons sont en train de tout ranger sur la scène.)

Air : la Belle nuit (Deux nuits.)

Puisqu'aujourd'hui c'est jour de fête, A s' distinguer (bis.) qu' chacun s'apprête; Que la bourgeoise ait un désir, Notr' seul plaisir Doit être de l'accomplir.	} bis.
--	--------

MAD. BLUM, arrivant du fond.
C'est ça, mes enfants, redoublez de zèle, car outre les nombreuses commandes que nous avons pour la ville, je reçois tantôt mes parents, mes amis, et je tiens à leur donner une haute idée de la manière dont on est traité chez M^o Blum, pâtissière et maîtresse de l'hôtel du Grand-Vainqueur, à Darmstadt.

UN GARÇON.

Soyez tranquille, bourgeoise, si vos convives ne meurent pas d'indigestion ça ne sera pas de notre faute.

M^o BLUM.

Très bien. Il est venu pendant mon absence combien de voyageurs ?

LE GARÇON.

Un seul, arrivant de France, en chaise de poste, avec deux domestiques; comme il a demandé le plus bel appartement, je l'ai mis au n^o 6.

M^o BLUM.

Il a donné son nom ?

LE GARÇON.

M. Varner, banquier à Brème. Du reste, il parait assez curieux, car il m'a adressé sur vous, ainsi que sur les personnes qui logent dans l'hôtel, une foule de questions...

M^o BLUM.

Auxquelles tu n'as sans doute pas manqué de répondre, bavard comme tu l'es ?

LE GARÇON.

Dam! ce monsieur est si poli (A part en frappant sur son gousset) et surtout si généreux.

M^o BLUM.

C'est bon, c'est bon... chacun à votre poste.

LE GARÇON.

Oui, madame Blum. (Aux autres garçons.) Allons, vous autres, au four et aux fourneaux.

CHOEUR.

REPRISE.

Puisqu'aujourd'hui c'est jour de fête,
A s' distinguer (bis) qu' chacun s'apprête;
Que la bourgeoise ait un désir
Notr' seul plaisir
Doit être de l'accomplir. (bis.)
(Les garçons sortent par la porte de gauche.)

SCENE II.

M^{me} BLUM, seule.

(Elle s'assied et écrit sur son registre.)

M. Varner, banquier à Brème. (Cherchant à se rappeler.) C'est singulier, je n'ai jamais entendu citer ce nom. M. Varner... après tout, qu'il fasse grande dépense, qu'il reste longtemps et qu'il paie bien, voilà tout ce qu'il me faut. Que dû peine pour tenir un établissement comme le mien ! Dam ! c'est qu'on a une telle réputation ! si l'on cherche à Darmstadt un hôtel propre et sûr, chacun dit : allons chez M^{me} Blum : si l'on veut se régaler de pâtisserie fine et friande, allons chez M^{me} Blum... aussi mes chambres sont constamment occupées, et ma boutique toujours pleine. Je ne m'illusionne pas, cependant, ce n'est pas seulement le bon arrangement de ma maison et l'excellence de mes biscuits et de mes babas, qui me valent tant de visites !... c'est ma fille unique, c'est ma petite Mina qui attire ici la foule.

Air : à ma Margot.

Elle est si bonne, elle est si bien !
Chère enfant, il n' lui manque rien :
Je la connais du bas en haut
Et j' sais qu'ell' n'a pas un défaut.
Sa tournure est si séduisante,
Son air si doux, et si décent ;
Il faut bien qu' la marchandis' tente,
Quand la marchande en fait autant.
Elle est si bonne, etc., etc.
Voir sa fill' que chacun admire,
Pour un' mèr', comm' c'est gracieux !
Enfin ici je n'entends qu' dira !
Les bons gâteaux : les jolis yeux !
Elle est si bonne, etc., etc.

Aussi ce sont des demandes de mariage à n'en pas finir ; et dans le nombre, c'est qu'il y a des gros bonnets encore ; mais Tourtmann, le cousin de mon défunt, et mon premier garçon, a ma parole, ainsi... une chose qui, pourtant me tracasse, c'est la tristesse où je la vois depuis quelque temps. Quand je lui ai annoncé ce qu'était ce soir que nous signions son contrat, j'ai surpris dans ses yeux une larme... aimerait-elle quelqu'un ?... ce M. Frédéric, cet étudiant qui loge ici depuis deux mois... un richard à ce qu'il paraît... pauvre Mina !... J'aurais dû me tenir mieux en garde, moi à qui cette bague rappelle que lorsque j'étais jeune et gentille aussi, un moment de folle passion m'a laissé des regrets qui dureront toute ma vie !... mais je m'allarme peut-être à tort, j'éclaircirai mes soupçons.

SCENE III.

M^{me} BLUM, TOURTMANN, entrant par le fond.

Air : Bonjour mademoiselle.

Chaud ! chaud ! c'est ma devise,
Chaud ! chaud ! belle maman,
Chaud ! chaud ! d' moi j'y 'on dise :
Chaud ! chaud ! c'est un eux qu

Bonjour cousin, acceptez sans façon
Une accolade quotidienne ;

M^{me} BLUM.

Mon garçon, qu'à cela ne tienne...

TOURTMANN.

J'ai fait ma barbe, à votre intention.

(Il ôte son bonnet de coton et après avoir embrassé M^{me} Blum.)
Ah ! c'est aussi doux qu'une meringue à la crème...

(Il l'embrasse encore.)

Chaud ! chaud ! c'est ma devise, etc.

M^{me} BLUM.

Modère-toi...

TOURTMANN.

Me modérer ? me modérer, moi, le futur époux propriétaire de votre charmante fille et de l'établissement le plus achalandé de Darmstadt ? cette idée, voyez-vous, M^{me} Blum, me transporte, m'éblouit et me rend d'un bête !... je fais boulettes sur brioches. Hier encore je soupoudre une tourte de franchipane avec du tabac, et je mets du sucre râpé dans ma tabatière ; je sais bien que les Allemands aiment le tabac, mais pas dans la pâtisserie ; et vous sentez, si je faisais longtemps des gaucheries de la même farine, adieu la réputation, la renommée, et tout ça c'est l'amour, c'est ce petit polisson d'enfant de Cythère qu'en est cause ; car je brûle, je dessèche, je flambe, M^{me} Blum... me modérer, moi, Babillas-Christosome Tourtmann !..

Chaud ! chaud ! c'est ma devise !

M^{me} BLUM.

Mais songe donc que ma fille n'a que seize ans, et que tu en as vingt-quatre de plus qu'elle.

TOURTMANN.

Eh bien ! qu'est-ce ça prouve ?.. ça prouve que je suis son aîné, voilà tout.

Chaud ! chaud ! c'est ma devise,

M^{me} BLUM, l'interrompant.

Et puis, s'il faut le l'avouer, je crains qu'elle n'ait pas pour toi tout l'attachement...

TOURTMANN.

Erreur, profonde erreur ; je vais vous dévoiler des preuves convaincantes de son amour pour moi. Je commence. (Comptant sur ses doigts.) Première preuve : il y a deux mois, vous vous en souvenez, vous m'avez permis d'accompagner Mina à cette fête, où tout justement nous avons fait la rencontre de M. Frédéric.

M^{me} BLUM.

Eh bien ?

TOURTMANN.

Eh bien ! elle ne devait passer au bal qu'une partie de la soirée, et elle y est restée toute la nuit... à cause de qui, je vous le demande ? à cause de moi.

M^{me} BLUM, à part.

A cause de M. Frédéric peut-être.

TOURTMANN.

Seconde preuve : le lendemain de ce bal, M. Frédéric loue un appartement dans notre maison... bien... quelques jours après il tombe dangereusement malade, très bien !... c'était moi que vous aviez chargé de demeurer auprès de lui... eh ! bien, est-ce que c'e'te bonne Mina n'est pas venue vingt fois me tenir compagnie et m'empêcher de me desennuyer ?

M^{me} BLUM, à part.

Pauvre garçon, il est d'une confiance !..

TOURTMANN.

Et la troisième preuve, donc ! le jour où le médecin a déclaré qu'il n'y avait plus de danger, vous étiez là ; hein ! comme elle s'est jetée à mon col ? car c'est vrai, elle s'est parbleu jetée à mon col, et elle m'a embrassé d'une force !..

elle m'a quasi étouffé... succulente créature, va!...

M^{me} BLUM, l'interrompant.

Ah! mon pauvre Tourtmanu... je le dis à regret, mais je suis sûre maluteuant que tu n'es pas payé de retour.

TOURTMANN, vivement.

Hein?..

M^{me} BLUM.

Ce bal, où Mina est allée toute la nuit, les visites qu'elle t'a faites quand tu gardais M. Frédéric, le baiser même qu'elle t'a donné, tout cela c'était pour lui...

TOURTMANN, stupéfait.

Pour lui! qu'est-ce c'est que ça, lui?

M^{me} BLUM.

Eh! M. Frédéric.

TOURTMANN.

M. Frédéric! ah! par exemple, en voilà une supposition!.. car enfin sur quoi, sur quelle indice, trouvez-en seulement un... indice?

M^{me} BLUM.

Crois-moi, et dans ton intérêt, diffère au moins ce mariage.

TOURTMANN.

Différer mon mariage?... veuve Blum, avez-vous quelque intention perfide à mon égard?... oublieriez-vous le serment que vous avez fait à la face de feu votre époux, mon cousin? dites-le donc, l'oublieriez-vous?

M^{me} BLUM.

Non sans doute, mais...

TOURTMANN.

Mais?... pâtissière, voilà un mais qui est hors d'œuvre, entendez-vous: ah! sous le prétexte que M. Frédéric... et quand ça serait?

M^{me} BLUM.

Comment?..

TOURTMANN.

Oui, j'admets que ça soit... est-ce que je le crains, moi? Un inconnu, un godelureau chez qui, au fait, tout est mystère; qui se dit étudiant et qui ne suit aucun cours; qui vit... qui vit très bien, même, mais dont on ne sait pas les moyens d'existence; car enfin d'où vient-il? de la Turquie? de la Chine? Un homme qui nous est tombé du ciel... bien plus il va chercher lui-même ses lettres à la poste parce qu'il n'ose pas se les faire adresser ici... (En confidence.) Dites donc, c'est peut-être quelque grand criminel.

M^{me} BLUM.

Tu es fou, un jeune homme qui a l'air si honnête.

TOURTMANN.

Honnête? oui, joliment honnête? un scélérat qui vient me subtiliser ma prétendue, et qu'est-ce qu'il a pour ça, je vous le demande?

M^{me} BLUM.

Ah! il a aux yeux de Mina de grands avantages sur toi, il est plus jeune...

TOURTMANN.

Parbleu! parce que je suis venu au monde le premier, sans ça...

M^{me} BLUM.

Ensuite il a de l'éducation.

TOURTMANN.

Ah! c'est-à-dire de l'éducation!.. Il sait lire et écrire, il a ça de plus que moi, j'en conviens; mais donnez-lui un simple biscuit à confectionner, je parie qu'il le manque, l'Intrus qu'il est. Du reste, soyez tranquille, vous êtes comme moi intéressée à le connaître, eh bien, je vais devenir astucieux à l'instar d'une fouine... J'emploierai ma finesse à découvrir son secret, et je le démasquerai, l'infâme!.. Quant à votre serment, mère Blum?.

M^{me} BLUM.

Eh! mon Dieu! je ne demande pas mieux que de le tenir. Mais, en bonne mère, je devais te communiquer mes craintes.

TOURTMANN.

Vos craintes... eh! bien toutes réflexions faites, je ne les crains pas vos craintes, je les brave... ah! ah! c'est que j'ai du front moi, voyez-vous...

Air: du Verre.

Si Mina m'préfère son amant,
C'n'est qu'un caprice de jeune fille,
Et ça n'empêchera nullement
Mère Blum, d'entrer dans votre famille,
Qu'avant peu, grâce à vous, ainsi,
De notre union, l'heure sonne;
Un' fois que je s'rai son mari
Elle n'aimera plus personne.

(regardant à droite.) La voit!.. entreprenez-la avec fermeté (il passe à gauche, et M^{me} Blum va au devant de Mina qui entre par la droite.)

SCENE IV.

LES MÊMES, MINA.

(Mina s'avance sur le devant de la scène, les yeux baissés. M^{me} Blum la suit et garde un instant le silence. Tourtmann les observe avec inquiétude.)

M^{me} BLUM.

Mina, tu sais que tantôt le notaire?..

MINA, tristement.

Oui, mais je sais aussi, ma mère, que mon bonheur est le plus cher de vos vœux.

M^{me} BLUM, plus bas.

Sans doute, et pourtant, en conservant un amour sans espoir, seras-tu jamais heureuse?

MINA, faisant un mouvement.

Que voulez-vous dire?

M^{me} BLUM, lui prenant la main.

Que tu aimes M. Frédéric. Je sais ton secret, et l'avenir m'inquiète pour ton bonheur, pour ta réputation. Voyons, mon enfant, réfléchis, ne crois-tu pas qu'il soit nécessaire de te marier à cet honnête garçon?

TOURTMANN.

Ça ne souffre pas la plus petite difficulté.

MINA, à M^{me} Blum.

Je vous comprends, ma mère... eh! bien accordez-moi quelques heures; un puissant motif que je vous ferai connaître, m'oblige à vous demander ce délai, alors, je vous dirai si je puis vous obéir.

TOURTMANN, bas à M^{me} Blum.

N'allez pas céder, au moins!

M^{me} BLUM, à Mina.

Tu sais bien que je ne veux que ce que tu peux désirer; et s'il faut remettre à un autre jour....

TOURTMANN (vivement.)

A un autre jour! c'est ça... pourquoi pas dans dix ans? y pensez-vous?

M^{me} BLUM.

Air: du Vaud. de l'Apothicaire.

Attendr' quelques jours, tu ne peux
T'y refuser...

TOURTMANN.

...vous d'vez m'connaître,
J'ai le doux espoir d'être heureux
Et, dam, je suis pressé de l'être.
D'ailleurs, quoiqu' tout frais pour l'hymen,
J'ai quarante ans, veuillez comprendre
Qu'à mon âge on aime encor bien,
Mais qu'on n'a plus le temps d'attendre.

M^{me} BLUM (à Tourtmann.)

Suis-moi, laissons-la seule... elle est rêveuse, c'est peut-être bon signe.

TOURTMANN.

Vous croyez ? en ce cas, il me vient une idée... laissons-la seule (à Mina.)

Air: Je saurai bien la faire marcher droit (de la Lune de miel).

Certainement je n' veux pas vous presser,
Mais tous ces r'tards nuis't à notre négoce;
Et vous sentez qu' si nous d'vons fair' la noce
Il faut que j' sach' sur quel pied j'dois danser.
D'fair' s'lon vos goûts, d'respecter vos secrets,
Que j' sois pendu , si je n' me hâte....
Voyez , si vous pourrez trouver jamais
Un mari d'une meilleur' pâte.

TOURTMANN.

Certainement je n' veux pas vous presser, etc.
M^{me} BLUM.

Certainement, je n' veux pas te presser,
Mais tous ces r'tards nuis't à notre négoce;
Et j'ai besoin, si nous faisons la noce
D'savoir aussi sur quel pied j'dois danser.

(M^{me} Blum embrasse sa fille et sort par la porte à gauche, Tourtmann s'éloigne par le fond.)

SCENE V.

MINA (seule.)

Quelle jolie destinée! être la femme d'un
lourdeau que je n'aime pas, et ne pouvoir être
à monsieur Frédéric, un si aimable jeune
homme, et que je sens que j'aime tant!... mais
je vois bien que je dois douter de son amour,
puisqu'il ne m'a jamais parlé de ses desseins
pour l'avenir, et qu'il détourne même la con-
versation chaque fois que je l'interroge sur
son pays ou sur sa famille.

Air: Adieu donc mes montagnes.

Si c'était fermement
Qu'il cherchât à me plaire,
Me ferait-il mystère
De son nom, de son rang.
Plus j'y pense vraiment
Plus je plains ma faiblesse,
Merit'-t-il ma tendresse!...
J'ignore ses projets,
Mais j'en jug' par moi-même,
On n'a pas de secrets
Pour les gens que l'on aime.

Aussi je veux qu'il prenne enfin un parti,
qu'il parle à ma mère, et qu'aujourd'hui même...
(apercevant Frédéric qui entre.) ah! le voilà; eh!
bien! c'est singulier, il semble qu'à sa vue la ré-
solution m'abandonne.

SCENE VI.

MINA, FREDERIC, entrant par le fond.

FREDERIC, à part.

C'est elle!

MINA, de même.

Pauvre Frédéric, ma défiance va l'affliger!

FREDERIC, même jeu.

Chère Mina, quelle va être sa douleur! (s'ap-
prochant.) Mina!...

MINA, timidement.

Monsieur Frédéric!...

FREDERIC, à part.

Du courage! (Haut.) écoutez-moi, Mina...
quand je suis venu dans cette ville, mon inten-
tion n'était d'y passer que peu de jours. Le ha-
sard me conduisit au bal, et dans ce bal, je
rencontrai une jeune fille dont l'innocence et

la beauté subjuguèrent entièrement mon âme.
Dès ce moment je ne pus me résoudre à quitter
Darmstadt, et je vins habiter cette maison, où
une maladie cruelle faillit me conduire au
tombeau.

Air: du baiser au porteur.

Dans les transports d'une fièvre brûlante
Qui m'accablait, épuisé, malheureux,
A ma patrie, à ma famille absente,
J'avais déjà fait de tristes adieux,
Et j'appelais la mort de tous mes vœux;
Mais vains désirs, par un miracle étrange,
Je ne pouvais mourir, je le conçois;
Dieu m'avait mis sous la garde d'un ange
Et ce bon ange, Mina, c'était toi!

Oh! alors, l'amour, la reconnaissance me
fixèrent en ces lieux. Patrie, parents, amis,
j'oubliai tout pour ne penser qu'à Mina, et,
c'est ici, près d'elle, que se sont écoulés les
plus heureux instants de ma vie!

MINA.

Où, le ciel entendit mes prières, et vous ré-
vintes à la santé; mais quelle a été la récom-
pense de mon dévouement?... étourdi, enfant,
simple comme je l'étais, je ne crus faire aucun
mal en vous donnant mes soins; et pourtant,
ce sont ces soins, ce sont les dangers que vous
avez courus, qui disposèrent mon âme aux
aveux que vous ne tardâtes pas à me faire.
Hélas! pauvre fille du peuple, j'ignorais même
le danger de la séduction, et j'appris votre
amour en croyant n'écouter que l'expression
de votre reconnaissance.

FREDERIC.

Oh! tu dis vrai, ce fut indigne à moi de te
tromper, d'abuser de ta candeur; mais je te le
jure, chère Mina, le plus ardent de tous mes
vœux était d'assurer ton bonheur en te consa-
crant mon existence entière.

MINA, ingénument.

Eh! bien alors il faut demander ma main, je
serais si heureuse!...

FREDERIC.

Pauvre enfant! je te semblerai donc bien cou-
pable, quand tu sauras que loin de pouvoir faire
cette démarche... c'est un éternel adieu que je
t'apporte en ce moment!...

MINA.

O ciel! qu'ai-je entendu?

FREDERIC.

L'affreuse vérité... j'hésitais à te la faire con-
naître, je voulais partir sans t'en avoir vue, mais
j'ai préféré la coïre à ton mépris, et je suis
venu te dire avec les larmes aux yeux et le dés-
espoir dans le cœur: Mina, une volonté plus
forte que la mienne, un devoir impérieux m'or-
donnent de te fuir, de t'oublier. J'en mourrai
peut-être; mais il faut que j'obéisse à d'odieux
préjugés, et il m'est impossible de te tromper
plus long-temps, nous ne pouvons être unis.

MINA, avec une vive douleur.

Ah!... ah! Frédéric, je ne vous aurais pas
cru le courage que vous venez de montrer pour
me déchirer le cœur!

SCENE VII.

LES MÊMES, TOURTMANN.

TOURTMANN.

Pardou, si je vous dérange.

FREDERIC, avec contrariété.

Que voulez-vous?

TOURTMANN.

Voici la chose (lui présentant une lettre.) je viens
de trouver cette lettre sur l'escalier qui conduit

à votre appartement. Est-elle à vous, car je ne sais pas lire?

FREDERIC, prenant la lettre.

Ouf, elle m'appartient... (A part.) Imprudent!
TOURTMANN, faisant un salut profond.

En ce cas, Mina, prosternons-nous devant monsieur.

MINA, avec étonnement.

Que voulez-vous dire?

TOURTMANN, toujours incliné.

Prosternez-vous toujours; monsieur est une excellence... un honneur... une grandeur même, prosternez-vous donc...

FREDERIC.

Vous perdez la tête!

TOURTMANN.

Du tout, du tout, la tête est bonne et la mémoire aussi.... votre incognito est trahi, monsieur le comte de Polden...

FREDERIC, à part.

Grand Dieu!

MINA, à part.

Le comte de Polden!

TOURTMANN.

Déjà vos manières distinguées m'avaient donné un pressentiment de votre illustre souche. Vous ne pouvez plus la nier votre illustre souche. Je me suis permis de me faire lire l'adresse de cette lettre, et c'est elle qui m'a révélé votre rang... votre rang... avec lequel j'ai l'honneur d'être, monseigneur... votre très humble serviteur... de tout mon cœur (à part). si ce discours-là ne le flatte pas...

FREDERIC, bas à Mina.

Maintenant, Mina, vous savez mon secret.

TOURTMANN, à part.

Et moi qui étais assez... assez bête, je puis dire le mot, pour me défer de lui... j'ai pu lui supposer l'intention de me faire... comme si un noble, un comte n'était pas au-dessus de ces petitesse là!... ah! une idée! je vas tâcher de le mettre dans mes intérêts... (haut à Frédéric après l'avoir salué de nouveau.) monsieur le comte me permettra-t-il de lui demander un léger service?

FREDERIC, cherchant à cacher une vive contrariété.

Voyons, parlez...

TOURTMANN, plus bas.

Ce serait, monsieur le comte, puisque vous daignez avoir quelque amitié pour cette jeune fille, de vouloir bien prendre la peine de la déterminer à suivre la volonté de sa mère, en m'acceptant pour époux.

FREDERIC à part.

Son époux, lui!

TOURTMANN, même jeu.

Air : du vaud. de l'Homme vert.

Elle est simple et novice en diable,
Eh! vous écout'ra facill'ment;
Vous me la rendrez favorable,
Si vous le voulez tant seulement.
Fait's comm' vous feriez pour vous même,
En lui parlant d'ma passion,
Faites.... enfin pourvu qu'ell' m'aime
J'vous passe p'ocuration.

Vous me le promettez, pas vrai?

FREDERIC, regardant toujours Mina.

Ouf, ouf... c'est bien.

TOURTMANN.

Ah! l'excellent comte!

Air : Séduisante image (Gustave).

Avec ma cousine.
J'vous laiss' monseigneur;
Q' votr' voix détermine

L'élan de son ardeur.

FREDERIC (à part.)

Voudra-t-elle m'entendre?

TOURTMANN.

Chaud! chaud! montrez-vous tendre:

Faites le troubadour:

Moi, pendant c' temps, j'vas m'mettre au four.
Avec ma cousine, etc.

ENSEMBLE.

TOURTMANN.

Avec ma cousine, etc.

FREDERIC (à part.)

Mina je devine

Quelle est la douleur:

Te voir si chagrine

Pénétre mon cœur.

MINA (à part.)

Réveuse et chagrine,

Quelle est ma douleur!

Faut-il qu'il devine

L'état de mon cœur!

(TOURTMANN sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

FREDERIC, MINA.

MINA.

Comme vous m'avez trompée!

FREDERIC.

Te tromper! écoute, et juge-moi... Je suis né à Brème; orphelin au berceau, M. de Rosberg, mon oncle maternel, aujourd'hui grand écuyer à la cour de Saxe, reçut du souverain qui régnaît alors, et en mémoire de services rendus à l'état, par mon père, le titre de baron de Polden, à la condition qu'il m'adopterait pour son fils et que sa fortune et ses titres m'appartiendraient un jour. M. de Rosberg consentit avec joie, il prit soin de mon enfance, de mon éducation; et voulant enfin que son héritier fût un homme accompli, il m'accorda deux ans pour voyager dans les principales cours de l'Europe: ces deux ans étaient écoulés lorsque je vins à Darmstadt, Mina, et cette lettre est un ordre de mon oncle qui, pour la troisième fois, me rappelle auprès de lui.

MINA, tristement.

Partez donc, et puissent les grands et la fortune vous donner le bonheur!

FREDERIC.

Le bonheur!... oh! non, en renonçant à ton amour, je sais bien qu'il n'en est plus pour moi, et si j'avais espéré pouvoir toucher mon oncle... mais je connais tellement l'opiniâtreté de ses idées sur la disproportion des rangs...

MINA, avec amertume.

Et c'est aujourd'hui pour la première fois que vous vous en souvenez! au fait, que vous importait de laisser tel une pauvre fille malheureuse d'avoir pu croire à la sincérité de vos discours; cette fille est sans naissance, le mal n'est pas grand, n'est-ce pas, monsieur le comte?

FREDERIC.

Ah! Mina...

MINA.

Mais par bonheur pour cette fille, si son cœur a faibli, son honneur est pur encore, et elle peut sans rougir accepter le nom d'un homme qu'elle n'aime pas, mais que du moins elle estime. Ma mère attend ma réponse, je vais la lui porter.

(Elle lui fait une profonde révérence et s'éloigne.)

FREDERIC, faisant un mouvement pour la retenir.

Mina!..

MINA, l'arrêtant du geste.

Pas un mot de plus, M. le comte, à moins que comme maîtresse de maison, ce ne soit pour me donner vos ordres.

(Elle le salue de nouveau et sort.)

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, seul.

Perdue! perdue sans retour!.. car ne fût-ce que par dépit, elle épousera cet imbécile!.. si j'écrivais à mon oncle, si je lui peignais sous les couleurs les plus vives, les vertus de Mina, et surtout la reconnaissance que je lui dois... vaine tentative... trop fier du nom qu'il porte, il n'acceptera jamais pour sa nièce la fille d'un roturier... Mon Dieu, n'est-il donc aucun moyen d'échapper aux préjugés du monde, aux exigences et aux bizarreries des oncles!.. (Il tombe dans un fauteuil et reste plongé dans ses réflexions.)

SCENE X.

FRÉDÉRIC, LE PRINCE, entrant par la droite et examinant Frédéric sans en être aperçu.

LE PRINCE.

C'est lui... on ne m'avait pas trompé. (Haut.) M. Frédéric.

FRÉDÉRIC, se levant et se découvrant aussitôt. Que vois-je ? le prince!

LE PRINCE.

Où! en Saxe; mais ici, Varner, banquier à Brême, ne l'oubliez pas, mon cher Frédéric, et couvrez-vous... (Frédéric stupéfait remet son chapeau sur sa tête.) Vous êtes étonné de me trouver en ce moment à Darmstadt ?

FRÉDÉRIC.

En effet, mon pr... (Se reprenant.) M. Varner. LE PRINCE.

C'est bien... Depuis longtemps j'avais formé le projet de voyager; un beau jour, il y a de cela trois mois, je partis accompagné seulement de deux fidèles serviteurs. Je visitai d'abord les petites principautés d'Allemagne, et j'y trouvai ainsi qu'en Saxe, la misère chez le peuple, le despotisme chez la plupart des grands seigneurs, et l'impertinence chez tous les parvenus.

FRÉDÉRIC.

Il paraît que M. Varner a pris d'excellentes notes...

LE PRINCE.

Et qui me serviront, je l'espère... en quittant l'Allemagne, je me dirigeai vers la France. Avec quel sentiment d'enthousiasme et d'admiration je saluai pour la première fois ce pays de la civilisation, de la gloire et des arts! là, mon cher Frédéric, point de préjugés ni d'injustes prérogatives... La loi est égale pour tous, et nul ne saurait s'y soustraire. Le plébéien comme le noble, peut se frayer le chemin des honneurs et de la fortune: et tel qui n'a pour aïeux que d'obscurs artisans, peut prétendre à l'alliance d'un baron ou d'un membre de la chambre des Pairs.

FRÉDÉRIC, avec un soupir.

Ah! pourquoi mon oncle n'est-il pas né en France ?

LE PRINCE, avec intention.

Où! car alors, M. Frédéric de Polden pourrait sans inconvénient s'unir à la fille de la célèbre pâtisserie de Darmstadt.

FRÉDÉRIC, étonné.

Quoi! vous sauriez ?..

LE PRINCE.

Tout... oh! depuis quelques heures que je suis descendu dans cet hôtel, je n'ai pas perdu de temps, je vous assure; mais mon arrivée en ces lieux n'est pas l'effet du hasard, j'y suis venu chercher des renseignements sur une personne que j'avais intérêt à retrouver, pour

réparer une grande injustice... satisfait du résultat de mes démarches, j'allais me remettre en route, lorsque j'ai appris que vous étiez ici, et quels motifs vous y retiennent. Prèsument alors que mon assistance pourrait vous être utile, j'ai retardé mon départ et j'ai voulu vous voir.

FRÉDÉRIC, étonné.

Je ne puis comprendre...

LE PRINCE.

Je m'expliquerai tout-à-fait, lorsque nous serons de retour à Brême, et devant le fier baron de Polden.

FRÉDÉRIC.

Hélas! vous me rappelez que pour me conformer à sa volonté, il faut que je parte aujourd'hui même.

LE PRINCE, avec malice.

Et le cœur vous saigne de ne pouvoir faire ce voyage avec la charmante Mina ?

FRÉDÉRIC.

Ah! si vous la connaissiez! si vous saviez que de charmes, que de vertus...

LE PRINCE.

Je sais aussi tout cela; mais cette salle, ouverte au premier venu, est peu convenable pour vous expliquer en quoi je puis vous servir; venez me trouver tout à l'heure dans mon appartement, et je vous y donnerai la preuve que je ne suis point indifférent aux chagrins de mes amis.

FRÉDÉRIC.

Oh! que de bonté.

(Le prince lui tend une main que Frédéric veut porter à ses lèvres.)

LE PRINCE, l'arrêtant.

M. Frédéric, on presse la main du banquier Varner... on ne la baise pas.

(Frédéric lui prend la main en s'inclinant avec respect. Le prince se retire à droite, et Tourtmann entre par la gauche.)

SCENE XI.

FRÉDÉRIC, TOURTMANN.

TOURTMANN, accourant.

Ah! M. le comte, M. le comte, M. le comte! FRÉDÉRIC, à part.

Encore cet homme. (Haut.) Voyons, que voulez-vous ?

TOURTMANN.

Ce que je veux! je viens vous remercier... Faut que vous en ayez mis de l'éloquence! pas cinq minutes après que je vous ai eu laissé avec elle, M^{lle} Mina est venue dire à sa mère qu'elle consentait à m'épouser.

FRÉDÉRIC, à part.

Elle consent!

TOURTMANN.

Ah! mon Dieu oui, dans une heure nous signons le contrat; ainsi, grâce à vous, et dans soixante minutes, la femme, la boutique, tout le *batavian* est à moi.

FRÉDÉRIC, cherchant à cacher son dépit.

Je vous en félicite. (A part en sortant.) COURONS savoir ce que doit m'apprendre le prince.

SCENE XII.

TOURTMANN, seul.

Comment, il m'en félicite, et il s'en va... ah! je comprends, il a voulu se soustraire à l'explosion de ma reconnaissance. C'est très bien... ça me met plus à mon aise... cependant je suis fâché, je voulais lui demander de signer à mon contrat, et d'être parrain de

mon premier ; il peut bien faire ça pour moi...
ou pour ma femme, que diable !...

Air : Si M'sieur Mauric' le tir' d'affaire (de l'Enfant de giberne.)

C'est un' chose sans conséquence
Pour un monsieur d'un rang comm' ça ;
Il n' doit pas craindre la dépense,
Et c' n'est pas l'argent qui l' tiendra,
Or, à coup sûr, il accept'ra.
C' qui flatte ma vanité d' père,
C'est qu' le jour du bap'tèm' du p'tit,
Chaqu' voisin en crévant d' dépit,
S'écrira : peste ! quel compère !....
Ça fait d' l'honneur et du profit.
Plus ça fera d'effet et d' bruit
Plus ça m' fra d'honneur et d' profit.

Mais voici les parents, les amis et connais-
sances ; commençons mon rôle de maître de
maison.

SCÈNE XIII.

TOURTMANN, PARENTS ET AMIS.

(CHŒUR.)

Air : Amis le Soleil va paraitre (de la Muette.)

Avec plaisir, suivant l'antique usage,
En bons amis, en bons parents,
Nous v'hons ici, sur votre mariage,
Vous faire tous nos compliments.

(Pendant ce chœur, Tourtmann se promène sur le dé-
vant de la scène avec importance et s'éventant de son
bonnet de coton.)

C'est bien... merci... merci... je suis satisfait...
mais j'aperçois ma séduisante fiancée avec sa
mère... permettez que je les reçoive.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M^{me} BLUM, MINA,
GARÇONS PATISSIERS.

(Tourtmann va au-devant de deux femmes. Il les prend
par la main et se rengorge en les présentant aux per-
sonnages en scène.)

(REPRISE DU CHŒUR.)

Avec plaisir, suivant l'antique usage ?

TOURTMANN, à part en désignant Mina dont l'air est
remarquablement triste et qui cause ainsi que sa mère
avec les invités.

Est-elle gentille comme ça !... scélérat de
Tourtmann, va, il faut convenir que tu es, un
heureux pâtissier !... ah ! mon Dieu !... moi qui
fais là les beaux bras, et qui n'ai pas seulement
mis mon habit... (appelant un des garçons.) Jac-
quot !... mon habit, le vert... je n'ai que celui-
là... bon !... et mon chapeau qui m'était aussi
sorti de la tête !... Jacquot ?... mon habit et
mon chapeau, chaud ! chaud !

M^{me} BLUM, aux invités.

J'espère, mes amis, que vous accepterez sans
façons le petit repas que j'ai fait préparer ?
après la signature de l'acte nous nous mettrons
à table.

TOURTMANN, à part en mettant les objets que le gar-
çon vient de lui apporter.

Est-elle prodigue cette mère Blum ! comme
s'il n'aurait pas suffi de leur offrir quelques
brioches et un verre de vin... (s'apercevant,
lorsqu'il a mis son habit et son chapeau, qu'il a encore
son tablier.) ah ! ça, mais où ai-je l'esprit donc !
c'est qu'en vérité je suis aujourd'hui d'une in-
décence... c'est pourtant la passion, le bonheur,
la joie qui me rendent comme ça.

(Il ôte son tablier et se bichonne.)

M^{re} BLUM, bas à sa fille.

Du courage mon enfant, tu as pris une bonné
résolution dont ta mère te saura gré, ne fai-
blis pas.

MINA, même jeu.

Non, ma mère, je vous le promets.

TOURTMANN.

Ah ! voici le notaire.

MINA, à part.

Déjà !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, UN NOTAIRE.

TOURTMANN allant à lui et le plaçant à une table pen-
dant que tout le monde s'assied.

Bonjour notaire... asseyez-vous là, notaire...
ce bon notaire !... Dites donc, notaire, vous
ne savez pas, je me marie... Dieu ! que je
suis bête, je vous dis ça, à vous, qui venez jus-
tement pour... (à part.) Ah ! je peux m'en flatter,
je suis bien bête aujourd'hui.

M^{me} BLUM.

Voyons, monsieur l'homme de plume, tout
votre grimoire est-il prêt ?

LE NOTAIRE.

Tout est prêt ; et je suis à vos ordres, ma-
dame Blum !

TOURTMANN.

Dites-donc, belle mère, vous n'avez rien
oublié ? vous avez fait mettre le fonds, le trous-
seau... et combien de florins ?

MINA, à Tourtmann.

Ah ! monsieur !

LE NOTAIRE, de même.

La dot est de cinq mille florins ; mais vous
savez que pour le fonds vous n'êtes qu'associé.

TOURTMANN.

Très bien, c'est convenu (à Mina), ne croyez
pas, cousine, que ce soit par intérêt, au
moins... ah ! Dieu ! moi qui vous aime tant !...
Je vous épouserai quand même vous auriez...
le double... Non, non, je me trompe ; c'est
quand même vous n'auriez rien du tout, que je
veux dire.

M^{me} BLUM.

A la bonne heure !

TOURTMANN, à part.

Cré coquin ! que je suis bête aujourd'hui !

M^{me} BLUM.

Allons, signons.

LE NOTAIRE, présentant la plume à Mina.

A vous d'abord, mademoiselle.

MINA, toute tremblante.

A moi ?

TOURTMANN, faisant le galant.

Ah ! c'est dans l'ordre, à la mariée les hon-
neurs...

MINA, à part.

C'en est donc fait !... (Elle se dirige vers la table ;
au moment où elle va signer Frédéric paraît.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FREDERIC.

FREDERIC, vivement.

Arrêtez ! Mina... cet acte ne se signera pas...
(étonnement général.)

MINA, rejetant la plume.

Il se pourrait !

TOURTMANN stupéfait.

Par exemple !... Ah ! ben ! ah ! ben ! ah ! ben !
(s'avancant vers lui avec résolution.) Et pourquoi
cela, s'il vous plaît, monseigneur ?

FREDERIC, sans lui répondre.

Madame Blum, votre fille a dû vous faire
connaître mon rang, ma fortune... Eh bien ! je

viens en présence de vos parents, de vos amis, vous demander solennellement sa main.

MINA toute joyeuse.

Que dit-il ?...

TOURTMANN, à part.

C'est impossible, j'ai mal entendu, ou ce jeune homme est monomane.

M^{me} BLUM.

La main de ma fille ? monsieur le comte veut plaisanter, sans doute... Un noble s'allier à une pâtissière... ah !

FRÉDÉRIC.

J'ai dit la vérité...

MINA à Frédéric.

Mais ces obstacles dont vous me parliez ce matin ?

FRÉDÉRIC.

N'existent plus.

MINA avec explosion.

Quel bonheur !...

M^{me} BLUM.

Donner ma fille à un grand seigneur qui me mépriserait peut-être ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! madame Blum !

TOURTMANN.

Oui, il vous mépriserait (à part.) Et moi qui avais la bonhomie de croire... m'a-t-il mis dedans ce cachotier-là !

M^{me} BLUM, à Frédéric.

D'ailleurs, ne suis-je pas liée par un serment !

TOURTMANN.

Et un serment est une chose sacrée... (à part) pas toujours... mais c'est égal.

MINA, à M^{me} Blum.

Ma mère, consentez... vous ne voudriez pas causer le malheur de ma vie...

TOURTMANN.

Comme c'est aimable ! moi qui me croyais adoré.

M^{me} BLUM, à Mina qui l'embrasse.

Bien sûr que... Je suis toute attendrie.... Ma foi, monsieur le comte, je vous avoue que sans ma promesse à Tourtmann...

FRÉDÉRIC.

Nous l'apaiserons.

TOURTMANN.

M'apaiser, je vous en défie... Je suis furieux... et vous ne savez peut-être pas, monsieur le comte, de quoi est capable un pâtissier, quand il est au bout de son rouleau ?

M^{me} BLUM.

Tourtmann...

TOURTMANN.

Et vous, mère Inconséquente, un seigneur vient vous dire : donnez-moi la main de vot' fille, et vous donnez là dedans ! mais songez donc...

FRÉDÉRIC l'interrompant pour s'adresser au notaire. Déchirez ce contrat, monsieur, et faites nous signer celui que vous avez reçu l'ordre de dresser au nom de mademoiselle Mina Blum, et du comte de Polden.

LE NOTAIRE se levant pour saluer.

Oui, monseigneur.

TOURTMANN, repoussant le notaire dans son fauteuil. Notaire, vous m'appartenez... et d'ailleurs, je fais une réflexion : monsieur se dit noble, je l'ai moi-même appelé comte, et il est possible qu'il le soit ; mais s'il ne l'était pas, ah ! car enfin qui le connaît à Darmstadt ? personne... Qu'est-ce que ferait un aventurier pour abuser une bonne femme de mère, supplanter un brave homme de rival et séduire une innocente jeune fille ?

FRÉDÉRIC.

Monsieur Tourtmann.

TOURTMANN continuant.

Il dirait : Je suis le comte de Polden... c'est bien facile à dire ça : je suis le comte de Polden.. moi aussi je pourrais dire : je suis le comte de.. mais il faut le prouver, entendez-vous ; et qu'est-ce qui le prouve ? ah !...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Moi, monsieur... moi, Varner, banquier à Brème, l'ami, le compatriote de monsieur de Polden, et qui viens signer son contrat en qualité de premier témoin.

TOURTMANN.

Bon ! l'étranger de ce matin ! ah ! ça, c'est donc un guet-à-pens ?

FRÉDÉRIC.

Madame Blum, je n'ajouterais plus qu'un mot. C'est que Mina n'a pas besoin de dot, et que pour vous dégager envers monsieur Tourtmann, je vous laisse libre de lui abandonner de votre fortune la part qu'il vous plaira.

M^{me} BLUM.

Dam ! alors...

TOURTMANN, vivement.

Bien vrai ? dam alors, vous en direz tant !... mère Blum, il faut faire le bonheur de vot' fille. Je vous relève de vot' promesse... vous, monsieur le comte, vous avez compris la générosité de mon âme, Touchez là... nous sommes cousins.

FRÉDÉRIC au notaire, qui a déchiré le premier contrat et en a sorti un autre de son portefeuille.

Et maintenant signons (A Mina en lui présentant la plume.) Chère Mina c'est à vous à confirmer mon bonheur.

MINA, bas à Frédéric au moment de signer.

Qu'aj-le lu, la comtesse de Blum ? Un faux titre à ma mère ?

FRÉDÉRIC, même jeu.

Il le fallait... Un jour tu sauras tout.

MINA, bas.

Si je suis coupable, c'est de vous tant aimer, Frédéric. (Elle signe.)

FRÉDÉRIC qui en a fait autant.

Elle est à moi (à madame Blum en lui remettant la plume). Chère belle mère...

M^{me} BLUM.

Ah ! voilà une circonstance où je sens tout le prix de l'éducation que j'ai donnée à ma fille ! moi qui ne sais tout juste que signer mon nom et tenir mes livres. (Elle signe.)

TOURTMANN, à qui M^{me} Blum a remis la plume.

Oui certes, c'est une belle chose que l'éducation ! tenez, voilà ma croix, notaire !..

FRÉDÉRIC reprenant la plume et l'offrant au prince. Il ne manque plus que votre signature.

LE PRINCE, à part en signant.

Pauvre baron de Polden, ce sera son coup de grâce !

LE NOTAIRE qui a lu.

Ah ! mon Dieu ! est-ce bien possible.... Je suis....

LE PRINCE lui glissant une bourse dans la main.

Vous êtes muet monsieur... (bas à Frédéric.) Dans un mois à la cour de Brème !

TOURTMANN, à part.

En v'la un événement ! ma future future qu'est à c't' heure une princesse !

(REPRISE DU CHOEUR.)

Avec plaisir, suivant l'antique usage, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène est à Brême, ville principale des états de Saxe : le théâtre représente un salon richement décoré ; portes au fond ouvrant sur une galerie. Portes latérales. A gauche du spectateur, une causeuse. A droite, une cheminée. Quelques fauteuils. Des portraits de famille.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, MINA.

(Au lever du rideau ils sont assis sur la causeuse.)

FRÉDÉRIC.

Réponds, chère Mina, pourquoi cette continuelle tristesse? Depuis un mois que nous sommes à Brême dans l'hôtel de mon oncle, ce bon vieillard ne t'a-t-il pas témoigné chaque jour, l'amitié la plus vive et les soins les plus pressés. Regretterais-tu de m'avoir donné ta main?

MINA.

Ah! peux-tu le penser! non, mon ami, je suis heureuse, et si j'éprouve un regret, c'est seulement d'être séparée de ma mère et de me trouver jetée dans une sphère nouvelle, où à chaque instant je suis exposée à te faire rougir par mon inexpérience. Le monde, je le sais, n'est indulgent nulle part; mais à la cour, où les caresses et les compliments mêmes, sont presque autant d'épigrammes, que ne dois-je pas craindre si l'on venait à découvrir que c'est par un mensonge que j'ai acheté le bonheur d'être à toi!

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu? mais s'il y a faute, est-ce à toi qu'on pourrait la reprocher. Et en quoi suis-je donc moi-même si coupable, puisque sans cette ruse il aurait fallu te perdre?... Prévenu en ta faveur, par tes talents, ta jolie figure et surtout par les grâces de ta personne, mon oncle a cru avec confiance ce que j'ai inventé sur la noblesse de ta famille. Déjà ton esprit et ta douceur t'ont fait faire de rapides progrès dans son affection, bannis donc de vaines craintes, et attendons patiemment que l'instant favorable soit venu d'oser enfin sans danger, lui avouer notre secret. Le voici..... voyons, tâche de rappeler sur tes lèvres, un de ces jolis sourires qui, tu le sais, te vont si bien.

MINA, lui souriant.

Est-ce comme cela?

FRÉDÉRIC.

Adorable!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BARON DE POLDEN suivi de quelques domestiques. A l'entrée du baron, Frédéric et Mina se lèvent.

LE BARON au fond du théâtre ets'adressant aux domestiques.

Vous entendez? Des lustres dans tous les salons, des fleurs, des tapis sur tous les escaliers, et qu'avant une heure tous mes gens soient en grande livrée, et avec des flambeaux, sous le vestibule de l'hôtel.

(Les domestiques sortent.)

FRÉDÉRIC.

Une fête! et à quelle occasion, mon cher oncle?

LE BARON vivement.

A quelle occasion!... Apprenez que je viens

d'obtenir une faveur insigne... un honneur qui fera mourir de jalousie plus de vingt seigneurs de la cour.

MINA.

Mais ces seigneurs ne sont-ils pas vos amis?

LE BARON souriant.

Enfant! (à Frédéric.) elle est d'une innocence!..

Air: de Voltaire chez Ninon.

Des misères du cœur humain,
Notre séjour est le repaire:
Tel vous embrasse le matin
Qui, le soir, vous jette la pierre...
Souvent, les plus minces délits
Sont ici transformés en crimes:
A la cour, amis, ennemis
Ces deux mots là sont synonymes.

FRÉDÉRIC.

Mais cet honneur dont vous me parliez?

LE BARON.

Comment, je ne vous ai pas appris.. la joie me trouble l'esprit à un point.. Le prince est de retour à Brême; et son premier soin, en descendant de voiture, a été de me faire appeler... Baron de Polden, m'a-t-il dit, je désire que vous donniez une fête ce soir même.... j'y assisterai.

FRÉDÉRIC.

Ce soir! le prince n'a pas perdu de temps....

LE BARON.

Ni moi non plus; car déjà mes invitations sont faites et mes ordres en partie exécutés. Ma fête sera superbe... Voilà ma chère nièce, une belle occasion de déployer tes grâces.

MINA.

Vous me flattez, monsieur le baron. —

LE BARON.

Non, tu es vraiment charmante; et je me félicite chaque jour d'un mariage qui, sous le rapport de la naissance et des qualités physiques et morales a réalisé tous mes souhaits.

FRÉDÉRIC.

Et cependant, mon oncle, je pouvais découvrir dans cette classe de la société sur laquelle nous ne daignons pas même jeter les yeux, une jeune fille que les agréments de sa personne et les qualités de son âme, rendissent également digne de mes hommages. Si, alors, n'écoulant que mon amour, j'eusse uni ma destinée à celle de cette jeune fille, n'auriez-vous point pardonné à la plébéienne son obscurité en faveur de son mérite?

LE BARON.

Jamais, foi de gentilhomme; l'amour! une belle chose pour excuser une bassesse. Est-ce que l'amour entre jamais en considération dans les mariages des grands!... C'est bon pour le vulgaire.... Oh! la pensée seule d'une mésalliance me donne la chair de poule!

Air: du vaud. d. l'Ours et le Pacha.

Quel affront qu'un sang roturier,
Eût terni ma noble origine!
Moi, baron! moi seul héritier
D'une souche presque divine.

Pour tes Polden, quel déshonneur,
Si, par la plus noire des trames,
Il eût nourri d'indignes flammes,
Lui, qui descend d'un empereur
En droite ligne.... par les femmes;
(à Frédéric.) Car tu descends d'un empereur
En droite ligne.... par les femmes.

MINA, à part.

Frédéric a raison.. Il faut encore nous taire.

LE BARON, à Mina.

Mais il est temps que tu l'occupes de la toilette... Sois éblouissante de parure et de beauté; Et songe qu'il faut que tu éclipses toutes les dames qui assisteront à mon bal. Je te présente ce soir à son excellence!

Il lui donne la main jusqu'à la porte latérale de droite et la salue avec cérémonie.

MINA, à part en sortant.

Pauvre baron! ah! c'est bien malgré moi que je le trompe ainsi.

SCENE III.

LE BARON, FREDERIC.

LE BARON.

Heureux mortel! c'est un vrai trésor que tu possèdes là! Je suis enchanté que ce soit en Allemagne que tu aies choisi une épouse; et je me propose d'aller incessamment rendre une visite à la comtesse de Blum.

FREDÉRIC, vivement.

Y pensez vous? quitter la cour, lorsque vous êtes en faveur plus que jamais!

LE BARON.

Diable! tu as raison...

Air: du vaud. du Charlatanisme.

On pourrait sans me prévenir,
Pendant une pareille absence,
Près du prince me desservir
Et me ravir sa confiance;
Trop souvent la faveur d'un grand
Sert à cacher une disgrâce;
Aussi dans un poste important,
Le véritable courtisan,
Ne doit jamais quitter la place.
De peur qu'on ne lui souffle sa place.

Je resterai, et dès demain, j'enverrai tout simplement un message à Darmstadt pour prier la comtesse de venir passer quelques jours avec sa fille.

FREDÉRIC.

Cela vaut bien mieux (à part.) D'ici là, il y aura du nouveau.

LE BARON.

Mais l'heure s'avance, je te laisse.

(ENSEMBLE et à part.)

Air: de la Belle nature (de l'Éclair.)

LE BARON
L'instant qui s'apprête
Veut que, par orgueil,
J'aïlle sur ma fête
Jeter un coup-d'œil.
Du prince à ma fête
Si j'ai bon accueil,
J'en prendrai la tête
De joie et d'orgueil.
(le baron sort.)

FREDÉRIC
L'instant qui s'apprête
Veut que, par orgueil,
Il donne à sa fête
Le dernier coup-d'œil.
Au bal qu'il apprête,
Pour lui, quel orgueil,
Si celui qu'il fête
Daigne faire accueil.

SCENE IV.

FREDERIC seul, (le jour baisse).

Ce cher baron! Je crains bien que l'arrivée

de son maître lui cause moins de joie qu'il ne s'en promet!... A Darmstadt, j'ai vainement voulu pénétrer ses desseins, tout ce qu'il a daigné me dire, c'est que leur but doit assurer mon bonheur et donner une leçon à la noblesse de sa cour. Je sais que le prince rapporte de son voyage des idées neuves et généreuses, qu'il veut répandre dans ses états; mais quel moyen emploiera-t-il, et quelles circonstances secrètes peuvent l'engager à envelopper son grand écuyer dans ses projets de vengeance? Enfin, son retour et cette fête qu'il a exigée m'annoncent que le moment de la crise approche; attendons, et faisons des vœux pour que sa haute puissance me protège du moins contre le courroux de mon oncle: courroux assez juste, et qui pourrait bien retomber sur moi.

SCENE V.

FREDERIC, FRITZ, apportant des bougies qu'il pose sur la cheminée.

FRITZ.

Monseur le comte, il y a là deux étrangers qui veulent absolument vous voir.

FREDÉRIC, surpris.

Deux étrangers?

FRITZ.

Ils se disent parents de madame la comtesse et arrivent de Darmstadt.

FREDÉRIC.

De Darmstadt! faites entrer... (le domestique sort.) Madame Blum et son cousin, ici, en cet instant; car ce sont eux, je n'en puis douter... mais qui les a fait venir... Ce ne peut être Mina, elle m'en aurait prévenu... Ah! parbleu, voilà un joli surcroît d'embarras!

(M^{me} Blum et Tourtmann entrent, précédés de Fritz, qui leur montre Frédéric et s'éloigne ensuite. Au fond les lustres sont allumés.)

SCENE VI.

FREDERIC, M^{me} BLUM, TOURTMANN.

M^{me} BLUM, allant droit à Frédéric.

Mon gendre! mon cher gendre!

FREDÉRIC, embarrassé.

Madame! (Il lui baise la main.)

M^{me} BLUM.

Ah! parbleu! pas tant de façons embrassez-moi.

FREDÉRIC, même jeu.

Pardon, l'usage...

M^{me} BLUM.

Ah! ici ce n'est pas l'usage? n'en parlons plus; mais c'est bien aimable à vous de nous avoir écrit de venir à Brême, Tourtmann et moi.

FREDÉRIC, avec la plus grande surprise.

Ah! je vous ai écrit...

M^{me} BLUM.

La lettre, à la vérité, ne porte pas votre signature, mais elle est en votre nom; Et il y a dessus l'empreinte d'un cachet avec de belles armes... regardez plutôt.

(Elle lui montre une lettre qu'elle sort de son sac.)

FREDÉRIC, à part.

Celles du prince... je ne comprends pas.... (Haut.) Oul, oul... (Faisant un effort sur lui-même.) Je suis enchanté que vous ayez accepté l'invitation.

M^{me} BLUM.

Nous n'avions garde d'y manquer... Tourtmann brûlait d'envie de voyager, et moi je n'y tenais pas d'embrasser ma fille. Si bien qu'après avoir loué la maison, nous nous sommes

mis en route, et nous voilà. (A Tourtmann qui est resté au fond et paraît aussi surpris qu'intimidé.) Allons donc, Tourtmann, on dirait que tu n'oses pas avancer.

TOURTMANN.

Dam, cousin, vous savez, moi, quand on me sort du four, je n'y suis plus; d'abord... et puis regardez donc comme tout ça est magnifique... ça ne vous interloque pas, vous? ça m'éblouit que je n'y vois plus clair.

Air: Ça viendra (des Poletais.)

C'est-il beau (ter)

En v'la des peintures!

En v'la des dorures!

Est-c' donc beau? (ter)

Un pareil château
Dieu de Dieu qu'c'est beau!

Que d'chandell's, que d'laquais,
Que d'glac's, que d'bouquets,
Et dans ce salon

Quell' profusion!

C'est pis qu'un trésor:

On dirait d'abord

Des murs de vrai similor!...

Ah! le gentil sofa!

Qu'on doit êtr' bien là!

C'est commod', oui dà,

Des chaises comm' ça!

Et ces tapis v'lus

Meubles superflus

Puisqu'on craint de marcher d'us.

(Regardant les tableaux qui tapissent les murs.)

Et des portraits, donc... ah! y en a-t-ill... Ils sont fièrement laids, par exemple... C'est sans doute des portraits de famille!

(Regardant tout avec une nouvelle curiosité.)

C'est-il beau (ter)

En v'la des peintures!

En v'la des dorures!...

Est-c' donc beau (ter)

Un pareil château

Dieu de Dieu qu'c'est beau!

M^{me} BLUM.

Eh bien! l'enhardis-tu?

TOURTMANN.

Oui, oui, v'la que je m'y fais... (Otant son gant pour donner la main à Frédéric qu'il aborde.) Cousin, si vous voulez permettre... Ça va bien? allons, allons; tant mieux.

FRÉDÉRIC, à part.

Quel supplice! si mon oncle les voit, tout sera perdu.

M^{me} BLUM.

Ah ça! dites-moi, où est ma fille, car elle, je pourrai l'embrasser, peut-être?

TOURTMANN.

Ah! oui, à propos, allons-nous la voir, vot' femme?

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Sans doute, mais une arrivée aussi inattendue... J'aurais désiré la faire prévenir.

M^{me} BLUM.

Bah! bah! lui faut-il des airs de princesse avec sa mère? ou bien lui serait-il arrivé quelque chose?

FRÉDÉRIC.

Oh! rassurez-vous... mais...

M^{me} BLUM.

Mais... mais...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, entrant par le fond, et annonçant.
M. le baron de Polden.

FRÉDÉRIC, à part.

Mon oncle! (A Madame Blum, en lui indiquant la porte à droite.) Entrez vite dans cet appartement, vous y trouverez Mina.

M^{me} BLUM.

Tiens, vous vous décidez donc, à c't'heure? ça n'est pas malheureux.

TOURTMANN, bas à Madame Blum.

Dites-donc, mère Blum, savez-vous l'effet qu'il me fait, votre genre? eh bien! il me fait l'effet d'un homme qui n'a pas la moindre usage... Il ne nous a pas seulement offert de rien prendre.

FRÉDÉRIC, de plus en plus inquiet.

Entrez, entrez... hâtez-vous.

(Il pousse Madame Blum et Tourtmann qui, tout étonnés, entrent chez Mina. Pendant ce mouvement de scène des domestiques paraissent précédant le baron.)

SCÈNE VIII.

FREDERIC, LE BARON.

LE BARON, au fond, regardant dans la galerie.

C'est bien, très bien! c'est d'un effet magique. Qu'on me prévienne aussitôt l'arrivée du prince.

(Les valets sortent.)

FRÉDÉRIC, à part.

Il faut que je le prépare à cette visite... Ils sont si gauches, si empruntés!

LE BARON, descendant la scène.

Ah! je te cherchais, Frédéric, je te fais mon compliment... à ton âge, discret et même dissimulé! le voilà déjà digne d'entrer dans la diplomatie.

FRÉDÉRIC.

Je ne vous comprends pas, mon oncle.

LE BARON.

Ne vas-tu pas jouer au fin avec moi? Commo si j'ignorais maintenant que tu eusses fait venir les parents de ta femme, pour me les présenter ce soir.

FRÉDÉRIC.

Comment savez-vous?

LE BARON.

Eh! parbleu! par mes valets; est-ce que ces gens-là peuvent se taire? Du reste, je te sais gré d'avoir prévenu mes désirs.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! mon oncle, puisqu'il n'y a plus moyen de vous le cacher, c'est vrai, madame la comtesse de Blum vient d'arriver avec son cousin M. de... Tourtmann.

LE BARON, gâment.

De Tourtmann? Parbleu! voilà un singulier nom! Tourtmann.

FRÉDÉRIC.

Oui, c'est un nom assez étrange; mais moins encore cependant que celui qui le porte; car je dois vous prévenir, mon cher oncle, que vous verrez le plus grand original! fort brave homme du reste; plein d'érudition et de savoir, parlant le grec, le latin, l'hébreu... (A part.) Il ne pourra l'interroger, il n'en sait pas un mot. (Haut.) Mais d'une simplicité!...

LE BARON.

Toute germanique! n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Mieux que cela, même.

LE BARON.

Et quant à la comtesse de Blum...

FRÉDÉRIC.

Oh! la comtesse, c'est... à peu près dans le même genre... et cela s'explique naturellement. Retirée depuis trente ans dans son vieux manoir de... Bottenberg...

LE BARON.

Bottenberg?

FREDERIC.

N'ayant absolument d'autre société que celle de ses bons paysans et de son cousin M. de Tourtmann...

LE BARON.

Tourtmann... Bottenberg... quels diables de noms!

FREDERIC, continuant.

Vous concevez qu'elle a dû oublier les usages d'un monde dans lequel elle ne vivait plus? et puis les mœurs allemandes sont si patriarcales!

LE BARON.

Voilà qui est bizarre; je croyais qu'en Allemagne...

FRÉDÉRIC.

Air: du vaud. des Scythes et des Amazones.

Dans ce pays, la chose est singulière, On voit des nobles à treize quartiers Se faire honneur de labourer la terre,

LE BARON.

Quoi, labourer...

FRÉDÉRIC.

Comme de bons fermiers

LE BARON.

Ils manquent donc de valets, d'ouvriers?

FRÉDÉRIC.

Non, c'est leur goût....

LE BARON.

Ils me semblent à plaindre!

FRÉDÉRIC.

C'est la coutume....

LE BARON.

Ah! (à part.) tout ça n'est pas clair.

FRÉDÉRIC.

Enfin, et, pour achever de les peindre, Ce sont des nobles qui n'en ont pas l'air. Pour achever ici de vous les peindre, Quoi qu'ils soient nobles, ils n'en ont pas l'air Ils sont nobles sans en avoir l'air. (bis)

LE BARON.

Tant pis, tant pis... c'est très fâcheux, parce qu'enfin, vis-à-vis des seigneurs que je reçois...

FREDERIC.

Aussi avais-je pensé, qu'à cause de votre fête, il vaudrait mieux...

LE BARON.

Ne pas les admettre... si donc! veux-tu que mes gens aillent dire que je méprise la famille de ta femme? Et ma nièce, que penserait-elle? Non; non... Je ne puis me dispenser envers eux des devoirs de l'étiquette et de la bienséance. (Appelant.) Holà! (A Fritz qui paraît.) Annoncez-moi chez la comtesse de Polden.

(Fritz va obéir, lorsque celle-ci sort de son appartement suivie de sa mère et de Tourtmann. Fritz s'incline alors et se retire.)

SCÈNE IX.

LE BARON, FREDERIC, MINA, M^{me} BLUM, TOURTMANN, ce dernier se tient derrière madame Blum, de manière à ne pas être vu d'abord.

LE BARON, allant vivement vers madame Blum. Madame, l'usage m'ordonnait d'aller vous trouver; je suis désespéré que vous m'ayez prévenu.

MINA, bas à sa mère.

C'est M. le baron de Polden, l'oncle de mon mari.

M^{me} BLUM.

Bah! bah! monsieur le baron, vous êtes un ancien et je vous dois le respect.

LE BARON, à part et avec étonnement.

Un ancien!.. comment l'entend-elle?

MINA, à Frédéric.

Merci, mon ami, merci de votre aimable surprise.

FREDERIC, à part.

Allons bien! jusqu'à ma femme qui croit...

LE BARON, à Madame Blum et après s'être remis. Le respect, dites-vous? ah! madame la comtesse!

M^{me} BLUM, à part.

Madame la comtesse!

TOURTMANN, à part.

Qu'est-ce qu'il chante donc là, le vieux?

FREDERIC, bas et vivement à Madame Blum.

L'usage veut que vous ne le démentiez pas.

M^{me} BLUM, même jeu.

L'usage... Ah! bien en voilà une sévère!

LE BARON continuant à M^{me} Blum.

Vous êtes femme et noble, à ce double titre vous avez droit à mon hommage, et si votre amitié...

M^{me} BLUM, vivement.

Comment donc, je vous l'accorde de grand cœur; et d'autant plus que votre figure me revient assez... mais laissez là ce titre de comtesse, appelez-moi tout bonnement madame Blum, et touchez là sans façons (Elle lui présente sa main que le baron baise avec respect. M^{me} Blum continuant) Excusez monsieur le baron, si j'avais su j'aurais ôté mon gant.

FRÉDÉRIC, bas à son oncle.

Vous voyez mon oncle...

LE BARON, de même et en souriant.

Oui, elle est originale (Haut à Mina.) Mais je ne vois pas votre cousin, ma chère Mina; où est-il donc?

FRÉDÉRIC, à part.

Il ne manquait plus que lui (Bas à Mina.) Pour Dieu recommande-lui de s'observer.

TOURTMANN, à part.

Bon, v'là le rouge qui me monte aux oreilles... Je dois ressembler à une écrevisse.

M^{me} BLUM.

C'est qu'il est un peu timide voyez-vous: (A Tourtmann.) Approche Tourtmann... n'aie pas peur; on ne te mangera pas.

TOURTMANN, s'avançant et saluant gauchement.

Je le sals bien, cousine; d'ailleurs monsieur le baron n'a pas encore la bouche assez grande pour ça.

LE BARON, regardant d'abord Tourtmann en silence, puis s'adressant à Frédéric.

Il paraît facétieux le cousin.

FRÉDÉRIC affectant de sourire.

Oui, il est... (à part.) Il est d'une bêtise!

LE BARON, saluant Tourtmann.

Monsieur le comte de Tourtmann...

TOURTMANN, vivement étonné.

Vous dites?

LE BARON.

Recevez mes salutations empressées.

TOURTMANN saluant à plusieurs reprises.

Je les reçois, respectable vicillard, et je vous les rends... (Bas à M^{me} Blum.) L'avez-vous entendu? Il m'a appelé comte de Tourtmann!

M^{me} BLUM, même jeu.

Et moi comtesse; apparemment que dans le pays c'est la mode (A Mina qui est rêveuse). Mais qu'est-ce que tu as donc, toi, tu ne dis rien; comment tu ne me demandes pas seulement des nouvelles de Darmstadt... de nos amis, de nos affaires?

MINA, balbutiant.

C'est que devant monsieur le baron, ces détails... (A part.) Je suis au supplice!

M^{me} BLUM, continuant.

Parbleu! il faut bien parler de quelque chose. Que de changements depuis ton départ! de

tous côtés on ouvre de nouvelles boutiques....

TOURTMANN.

Et les denrées sont hors de prix... la farine surtout... on ne peut pas en approcher de la farine.

FRÉDÉRIC, bas à Tourtmann.

Taisez-vous donc...

TOURTMANN, de même.

Ah ! j'ai donc dit une bêtise ?

LE BARON, à part.

Que parle-t-il de farine... est-ce que ce serait un ancien munitionnaire général ? (Haut.) M. de Tourtmann a été à ce qu'il paraît dans les vivres ?

TOURTMANN.

Dans les vivres ?.. oui, oui, baron. Voilà près de trente ans que je nourris presque tous mes concitoyens.

FRÉDÉRIC, bas au baron.

Il est d'une bienfaisance !..

TOURTMANN.

Aussi je suis fièrement connu dans le pays, allez !

LE BARON.

Je crois bien !

TOURTMANN.

Air : Entendez-vous le son de la musette.

On peut partout, d'envoyer de mes nouvelles, Votre n'veu sait c'que chacun répondra ; C'est un concert d' louang's universelles, Pour me louer chaqu' bouche s'ouvrira. J'devrais peut-être attendre que l'histoire Annonce au monde que je suis cordon bleu ; Mais j'en conviens, je suis fier de ma gloire, Parc' que j'puis dir' que j'ai gagnée au feu. Oui, je puis dir' : je l'ai gagnée au feu.

LE BARON, vivement.

Vous êtes cordon bleu ! (Bas à Frédéric.) Comment tu ne m'avais pas dit...

FRÉDÉRIC, à part.

Oh ! la bonne méprise ! elle vient ma fol bien à propos !

LE BARON, à Tourtmann.

Touchez là, mon cher comte, nous sommes confrères.

TOURTMANN, à part.

Bah ! il a été comme moi... ah ! non... c'est pas possible.

LE BARON, continuant.

J'ai servi longtemps aussi, et j'ai la plus haute estime pour les braves.

TOURTMANN, à part.

Comment, il me prend pour un brave ? (Bas Frédéric.) Est-ce qu'il est un peu toqué votre oncle ?

FRÉDÉRIC, de même.

Laissez-le dire.

TOURTMANN, à part.

Il paraît qu'il l'est.

LE BARON, continuant, à Tourtmann.

J'ai l'honneur de recevoir aujourd'hui mon prince souverain, et je veux vous présenter à lui.

TOURTMANN.

Vous me présenterez au prince ? (A part.) Tiens, s'il pouvait me faire entrer dans sa bouche...

LE BARON.

Je me flatte que M^{me} la comtesse de Blum me fera aussi la grâce d'honorer mon bal de sa présence ?

M^{me} BLUM.

Comment, vous voulez...

TOURTMANN, l'interrompant, et bas.

Ne lui faites pas la grossièreté de le refuser, c'est l'homme. Nous verrons le prince, c'est ça qui doit être curieux.

M^{me} BLUM, même jeu.

Mais songe donc que nous serons ridicules.

TOURTMANN.

Ridicules... ah ! ouitche !..

LE BARON, qui a entendu.

Vous dites ?

TOURTMANN.

Je dis, ah ouitche. (Le baron cherche à comprendre.)

M^{me} BLUM.

Certainement, M. le baron, nous vous remercions bien de votre politesse, mais ce n'est pas avec ces habits de voyage...

LE BARON.

Ah ! nous saurons suppléer... (Appelant.) Quelqu'un. (A un domestique qui paraît.) Conduisez M. le comte dans mon appartement, (Il dit au domestique quelques mots à l'oreille, puis il continue haut) surtout, obéissez à ses moindres ordres... (A M^{me} Blum.) Quant à vous, madame, veuillez accompagner votre fille, je n'ai pas besoin de vous recommander à ses soins...

MINA, bas à Frédéric.

Cette situation est trop pénible... il faut tout confier à ma mère...

FRÉDÉRIC, même jeu.

Garde-t'en bien, ce serait pire encore.

M^{me} BLUM, à Mina.

Allons, quand tu voudras, mon enfant... TOURTMANN, à Fritz avec lequel il fait des façons pour le laisser passer le premier.

Domestique, je suis le vôtre...

LE BARON.

Air : Travaillez mesdemoiselles (de la fiancée).

Il faut faire diligence, Hâtez-vous et soyez prêts, Car songez qu'une excellence Ne doit attendre jamais.

TOURTMANN (à part).

Dans un bal de cette importance, Le souper doit avoir son tour. Si l'on soupe, j'quitte la danse Et j'vas joliment chauffer l'four.

LE BARON, MINA, FRÉDÉRIC.

Il faut faire diligence, etc., etc.

M^{me} BLUM ET TOURTMANN.

(ENSEMBLE.) Avant que l'bal ne commence, Nos préparatifs s'ront faits, Prenez un peu d'patience, Dans un instant nous s'rons prêts.

(Mina et M^{me} Blum sortent par le cabinet à gauche du spectateur. Tourtmann et le valet entrent dans celui de droite.)

SCÈNE X.

FREDERIC, LE BARON, puis FRITZ, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, arrivant successivement.

FRÉDÉRIC.

Eh ! bien, mon oncle, je ne vous avais pas trompé, vous avez pu juger par vous-même...

LE BARON.

C'est vrai, ils sont un peu trop sans façons ; mais M. de Tourtmann est cordon bleu, ça fait passer sur bien des choses, et si tu peux obtenir de ta belle mère qu'elle ne dise rien... ou enfin qu'elle parle le moins possible, j'espère...

FRITZ entrant, et de fond.

M. le baron, la société arrive...

LE BARON, vivement.

Je vais la recevoir.

Il se dirige vers la galerie et reçoit les seigneurs et les dames qui entrent successivement. Frédéric est resté sur le devant de la scène.

FRÉDÉRIC.

Allô, le sort en est jeté. Mais comment cela finira-t-il!

Tous les invités ont descendu la scène. Frédéric les a salués à son tour, lorsque Fritz, qui était sorti, reparaît.

FRITZ, annonçant.

Le prince!

Le prince en grand costume, et suivi de quelques seigneurs, paraît au fond. Tout le monde salue. Le baron et Frédéric vont au devant de lui.

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, LE BARON, LE PRINCE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DOMESTIQUES.

CHOEUR.

Air : Honneur et gloire (de la Muetta).

Amis, quelle allégresse !	} (Bis).
Cet instant doit combler nos vœux.	
Pour fêter son aïeule,	
Entonnons des accents joyeux.	
Pour lui prouver tout notre amour,	} (Bis).
Célébrons, amis, son retour. (3 fois)	

LE BARON, avec de grandes démonstrations.

Prince, la visite dont votre altesse daigne m'honorer aujourd'hui, est un titre de gloire que je transmettrai à mes descendants, et dont je conserverai personnellement un éternel souvenir; car...

LE PRINCE.

Assez, mon cher baron; moins d'étiquette et plus de cordialité.

LE BARON.

Comment, prince, lorsque vous me faites l'honneur...

LE PRINCE.

Dites le plaisir.

LE BARON.

Ah! prince, le respect...

LE PRINCE.

Dites l'attachement... (S'adressant à tous). Quoi, mes paroles vous étonnent? Alors mes actions vous surprendront bien plus encore, car je vous préviens, mes seigneurs, que je rapporte de mes voyages d'utiles leçons que je compte bien que vous m'aidez à mettre en pratique; et je ne saurais mieux commencer qu'en visitant ma vieille noblesse de Brème, à laquelle je tiens à prouver que, quel que soit son rang, l'homme sage et véritablement philosophe ne dérange jamais lorsqu'il descend jusqu'à ses inférieurs.

LE BARON, à part.

Juste ciel, quel langage!... Jolie chose que la philosophie, si elle peut prouver cela!

LE PRINCE, à Frédéric en lui tendant la main.

Eh! bien, mon jeune ami, vous ne dites rien à votre ancien camarade de collège? (Ils se prennent la main). Qu'ai-je donc appris? vous vous êtes marié pendant mon absence? M. le grand écuyer, vous m'obligerez en me fournissant l'occasion de lier connaissance avec la nouvelle famille de votre neveu.

LE BARON.

Je vais avoir cet honneur, mon prince... (à part). Lier connaissance... Ah! ça, mais d'où sort-il, bon Dieu! pauvre état! quelles destinées l'attendent!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, TOURTMANN entrant par la gauche, M^{me} BLUM et MINA, par la droite. TOURTMANN est en uniforme et porte une longue épée qui le gêne beaucoup. M^{me} BLUM est richement habillée et pa-

rait également embarrassée dans son nouveau costume. MINA est en toilette de bal.

TOURTMANN, à part.

Diab! d'épée, ça me bat dans les mollets d'une manière horrible!

LE BARON, présentant M^{me} Blum et Mina.

Madame la comtesse de Blum et sa fille ma nièce... (Les dames saluent).

LE PRINCE.

Je suis heureux de vous voir, Mesdames, et de vous assurer que mon estime ainsi que mon amitié vous sont acquises.

M^{me} BLUM.

Vous êtes bien bon, prince. (A part) Il me semble avoir entendu cette voix-là quelque part.

MINA, bas à Frédéric.

Me trompé-je? Mais non... Ces traits...

FRÉDÉRIC, bas.

Silence!...

Tandis que Mina réfléchit et que sa mère cherche sans à se rappeler où elle a vu le Prince, ce dernier semble jouir à part de leur surprise.

LE BARON, lui présentant Tourtmann qui n'ose pas lever les yeux et dont tous les mouvements doivent être raides et gênés.

M. le comte de Tourtmann, déjà cordon-bleu, et aussi bon militaire que grand philanthrope.

TOURTMANN, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc que j'ai en trop.

(Il fait sonner ce mot).

LE BARON.

Air: Le joli rêve que j'ai fait.

Prince, juste, appréciateur
Du courage et du vrai mérite,
Sur ce guerrier, je vous invite,
A répandre quelque faveur,
Il est digne de cet honneur....

TOURTMANN.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

LE BARON, continuant toujours et sans s'apercevoir des efforts que fait le prince pour garder son sérieux.

C'est un des droits de la puissance

De récompenser le talent....

Pour ses hauts faits, sa bienfaisance

Donnez-vous cette jouissance....

Car, avec un bout de ruban,

Faire un heureux, assurément,

Ce doit être un plaisir bien grand,

Puisque les rois en donnent tant.

LE PRINCE au baron.

C'est bien, je me souviendrai de votre recommandation.

TOURTMANN, à lui-même, et sans s'apercevoir que le prince, suivi du baron, vient de remonter la scène et cause en ce moment au fond avec quelques invités.

Je suis curieux de voir ce qu'il va me donner... Un ruban, ça ne serait déjà pas une si belle faveur! (Haut et croyant parler au Prince.) Certainement, prince..., que... croyez que... (Levant les yeux.) Comment, il m'a planté là... Eh! ben, il est encore honnête! (Fixant le prince.) Oh! c'est étonnant. (Bas à M^{me} Blum.) Vous n'avez pas vu?... Ah! c'est que c'est ça... Le prince et le banquier Varner... vous savez, qu'a logé chez nous? Eh! bien, ils se ressemblent comme deux petits pâtés! (En faisant un mouvement, son épée lui frappe les mollets.) Diab! d'épée, ça me ballotte dans les jambes!...

M^{me} BLUM, bas.

C'est que tu n'en as pas l'habitude, mon garçon.

TOURTMANN, même jeu.

C'est-à-dire, qu'une pelle à four me gênerait beaucoup moins.... Hein, qu'est-ce qu'aurait jamais pensé que Tourtmann serait un jour travesti en officier, la mère Blum en comtesse, et que cette petite fille, qui vendait ses brioches... Ah! si elle était à moi, je la ferais raccourcir....

M^{me} BLUM, vivement.

Qui donc, ma fille!

TOURTMANN.

Eh! non, c'te satanée épée, qui, je suis sûr, me fera casser le cou.

M^{me} BLUM.

Tu me croiras, si tu veux, mais je commence à me lasser de mon rôle...

TOURTMANN.

Pas autant que moi, de cette maudite broche, allez!

LE PRINCE, redescendant la scène.

Oui, baron, toutes ces dames sont charmantes, mais votre nièce l'emporte encore sur elles.

Pendant ces quelques mots, les invités se sont dirigés vers les salons où l'on danse, et d'où part une douce musique. Deux domestiques ont apporté une table de jeu sur laquelle est un échiquier garni de ses pièces. Deux bougies allumées sont aussi placées sur la table.

LE BARON.

Son attesse daignera-t-elle faire une partie d'échecs?

LE PRINCE.

Volontiers; et je choisis pour adversaire M. de Tourtmann...

TOURTMANN, bas à Frédéric.

Juste! mon jeu de prédilection. (Haut.) Certainement, votre attesse... (Bas à un des domestiques qui disposent la table.) Dites donc, domestique, ôtez-moi donc cette machine-là (il désigne son épée. Après que le domestique s'est empressé de lui obéir.) Ah! au moins ça ne me ballottera plus!

FRÉDÉRIC, lui parlant bas.

Observez-vous, parlez peu.

LE BARON, même jeu.

Tâchez que vos phrases soient élégantes.

TOURTMANN, de même.

Ah! ça voyons, faut vous entendre.

MINA, à part.

Il va tout compromettre.

M^{me} BLUM, de même.

Est-il heureux, ce Tourtmann!

LE PRINCE, qui a quitté les dames et vient se placer. Je suis à vous, M. le comte...

TOURTMANN.

Faites... faites... (Le prince et Tourtmann se sont assis à la table de jeu. Le premier du côté de la cuisinière, et le second en face de lui. Tourtmann continuant à part.) Si je pouvais lui gagner quelques centaines de florins!

MINA, à M^{me} Blum.

Venez, ma mère.

Elles vont s'asseoir sur la causeuse à gauche. Le baron se place derrière la table de jeu, entre le prince et Tourtmann. Frédéric se met à gauche de ce dernier. Pendant toute cette scène, on entend la musique du bal.

LE PRINCE, tout en jouant avec Tourtmann.

M. le comte est-il fort à ce jeu?

TOURTMANN.

Ah! dam, avec le premier venu, oui... Mais avec un prince... (A part.) Vil flatteur que je suis!

LE BARON, bas à Tourtmann.

C'est très-bien... seulement un peu plus de choix dans vos expressions.

FRÉDÉRIC, de même.

Songez donc avec quel personnage vous jouez, taisez-vous.

TOURTMANN.

Ah ça! dites donc, voulez-vous bien me laisser tranquille?

LE PRINCE.

M. le comte a raison, vous l'empêchez de jouer.... Eloignez-vous, messieurs....

TOURTMANN.

C'est vrai, ça...

LE BARON, à Frédéric en s'éloignant avec lui.

Diabli! diabli! pourvu qu'à présent il n'aille pas....

FRÉDÉRIC, même jeu.

Ah! je ne réponds plus de rien, par exemple!

LE PRINCE, en jouant.

Vous arrivez de Darmstadt, combien de postes par jour?

TOURTMANN, de même.

De postes?... ma foi, je n'en sais rien; nous sommes venus par la patache.

LE PRINCE, souriant.

Par la patache? ah! c'est bien bourgeois....

TOURTMANN, jouant toujours.

Parbleu! ne croyez-vous pas que nous fessons de l'embarras, nous deux, la mère Blum?..

LE BARON, à part et avec la plus vive impatience.

Ah! le voilà parti... Dieu sait où il s'arrêtera...

LE PRINCE.

Dites-moi, mon cher comte, vous vous occupez de politique?

TOURTMANN.

Moi, prince? jamais! comme dit le proverbe: ce qui ne chauffe pas pour moi, je le laisse.... (Jouant.) Ah! échec au roi... J'ai la première partie!

LE BARON, à part.

Le nigaud! qui ne laisse pas gagner le prince.

LE PRINCE.

Et quand vous quittâtes l'Allemagne, comment étaient les esprits?

TOURTMANN.

Les esprits?... Oh! d'une cherté extraordinaire; on a encore augmenté les droits sur le trois six.

LE BARON, qui s'est approché et en lui marchant sur le pied.

Maladroit!

TOURTMANN, jetant un cri.

Ah!... ah! bien, je vous conseille de parler, vous!... Comment, vous êtes là-bas, et vous venez vous promener sur mes pieds qui sont sous la table?... Je gage qu'il m'a écrasé un cor.

LE PRINCE, qui n'a pas cessé de rire depuis la réponse que lui a faite Tourtmann.

Parfait! délicieux! M. le comte joue sur les mots avec une finesse!

LE BARON, d'abord surpris, puis essayant aussi à rire comme son maître.

Oui, oui... c'est vrai... il joue sur les mots avec une finesse!... (A part.) Grosse bête! quelle chance pour nous que son attesse soit de bonne humeur!

TOURTMANN, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à rire comme ça... Tiens, ils rient tous.

En les regardant le rire le gagne, et il part d'éclats qu'il ne peut plus modérer.

LE BARON, bas à Tourtmann.

Assez... assez donc, vous voyez bien que le prince ne rit plus. (Tourtmann ne l'écoulant pas, il témoigne la plus vive contrariété, et s'adressant au

prince.) Son altesse daignera-t-elle excuser...

LE PRINCE.

Oui, oui, certes, j'excuse d'autant plus M. le comte, qu'il est fort amusant.

TOURTMANN, au baron.

Ah! vous l'entendez, j'amuse le prince... (A part.) Ces courtisans, c'est jaloux comme des crocodilles!

LE BARON, à part.

Je suis stupéfait!...

Le prince s'étant levé, Tourtmann en fait autant. Des domestiques entrent et viennent offrir des liqueurs et des pâtisseries. Tourtmann et M^{me} Blum, seuls, prennent chacun un gâteau, en ayant soin d'ôter leurs gants. La musique a cessé, les seigneurs et les dames separaissent et se promènent au fond du théâtre.

TOURTMANN, à M^{me} Blum.

Je parle que vous avez eu la même idée que moi? (Goûtant au gâteau qu'il tient.) Pouah! que c'est mauvais!... et puis quelle mine! Quel est le sale pâtissier qui a fait de pareille drogue?

LE BARON, à Tourtmann.

Vouslez-vous vous laire, c'est d'une inconvenance...

M^{me} BLUM.

Alloas, Tourtmann, il faut être indulgent.

TOURTMANN, au baron et sans rien écouter.

Savez-vous ce que c'est que ça?...

LE BARON.

Eh! parbleu, Monsieur, ce sont des babas.

TOURTMANN.

Bah! bah! des *babas*!... jamais, jamais!... Ce sont des manqués; et fièrement manqués, encore! Et vous pourrez dire à votre chef que c'est un gâte-sauce, un paltoquet; parce que quand ça ne serait que par respect pour le prince, on ne sert pas de la marchandise aussi mal faite que ça, entendez-vous... (Il jette le gâteau.) Ah! mais, c'est que je m'y connais! Vous pensez bien que lorsqu'on est reçu cordon-bleu...

LE BARON, très vivement.

Ciel! quel trait de lumière!

FRÉDÉRIC, à part.

Voilà la bombe qui éclate!

LE BARON.

M'aurait-on joué? (A Frédéric.) Mais parlez donc, monsieur, est-ce que ces gens-là ne sont pas nobles?

LE PRINCE, vivement.

Et s'ils ne l'étaient pas, que feriez-vous, baron de Polden?

(A ces paroles du prince tout le monde se rapproche avec curiosité.)

LE BARON, avec véhémence.

Ce que je ferais, Prince? si mon neveu avait en la bassesse d'épouser une fille du peuple, je le repousserais, je ferais casser son mariage, et en présence de votre altesse j'ordonnerais à mes valets de jeter cette canaille à la porte.

MINA.

Ah! quelle humiliation!

M^{me} BLUM, stupéfaite.

Canaille!.. c'est nous qu'on traite ainsi?

TOURTMANN.

Ah! mon Dieu oui, c'est nous!

M^{me} BLUM, à Frédéric.

Et vous le souffrez, M. le comte?

TOURTMANN.

Oui, vous souffrez ça, vous, M. le comte?

M^{me} BLUM.

C'est indigne!

TOURTMANN.

Oui, c'est indigne!

LE BARON.

Pas aussi indigne que d'oser prendre des titres qui ne sont pas à soi.

M^{me} BLUM, très vivement.

Je n'ai rien pris... est-ce ma faute si vous m'avez appelé comtesse et fait habiller de la sorte?

TOURTMANN, même jeu.

Si vous m'avez traité de comte et fait déguiser comme me v'la?

M^{me} BLUM.

Allez parce qu'on n'est pas de la cour on est de la canaille? Jour de Dieu! comme vous arrangez le pauvre monde!

TOURTMANN.

Ah! oui, vous l'arrangez gentiment le pauvre monde.

M^{me} BLUM.

Air: Qu'il est fâcheux d'épouser celle.

Oui, j'en conviens, j'ai pâtissière,
Et loin d'rougir de mon métier,
J'soutiens qu'j'en pourrais être frère
Môm'plus qu'vous, qu'èi à grand écouer;
Un avantag qui n'est pas mince,
Et qu'j'ai, moi, monsieur l'baronnet,
C'est qu'je n'suis qu'sujette d'un prince
Et qu'vous, vous n'è's que son valet... (Bis.)

TOURTMANN.

V'lan!

LE BARON.

Impertinente! ô altesse, pardon pour le scandale...

M^{me} BLUM.

C'est vous qui le faites le scandale, est-ce que je suis allé chercher vot' neveu moi? savez-vous qu'il m'a caché son rang, que c'est à mon insu qu'il s'est fait aimer de ma fille? et quand, pour céder à ses prières, je la lui ai donnée, malgré mon antipathie pour les gens de votre classe, vous venez nous mépriser, et nous reprocher d'être du peuple?.. parbleu! il serait plaisant qu'il n'y en eût pas de peuple, alors qu'est-ce que vous seriez donc, vous?

TOURTMANN, bas et l'excitant.

Bon... bien... très bien!..

M^{me} BLUM, continuant.

Mais sachez que ce n'est pas d'honnêtes gens comme nous, qu'on fait jeter à la porte.

TOURTMANN.

Bien sûr...

M^{me} BLUM.

Vous avez parlé de faire casser son mariage, eh bien! nous verrons si vous pourrez y parvenir, et jusque là, je m'en vais, et je l'emmené avec moi.

TOURTMANN.

Nous l'emmenons avec nous.

M^{me} BLUM, à Mina.

Viens, ma fille.

TOURTMANN.

Oui, viens, sa fille...

M^{me} BLUM, continuant.

Puisque ton mari n'a pas le cœur de te défendre, suis ta mère, le secours de celle-là, du moins ne te manquera pas.

(Mina fait un mouvement pour lui obéir.)

LE PRINCE, l'arrêtant.

Demeurez, comtesse... (A M^{me} Blum.) Vous aussi, madame... baron de Polden, ainsi que vous, mes seigneurs, écoutez tous, car ce que je vais vous dire, se lie parfaitement à ce que vous venez de voir et d'entendre.

LE BARON, étonné.

Qu'est-ce donc, Prince, je ne comprends pas?

LE PRINCE.

Patience, je vais aider votre mémoire... Il y a vingt ans, mon père qui gouvernait alors la Saxe, s'était uni aux princes des différens duchés d'Allemagne pour repousser l'invasion des Français. Un combat fut livré près de Furstemberg...

M^{me} BLUM, à part.

Furstemberg ? quels souvenirs !

LE PRINCE, continuant.

Nous y fûmes battus, mis en déroute ; et mon père atteint d'un coup de feu, ne dut lui-même son salut qu'à la vigueur du coursier qu'il montait... Un de ses aides-de-camp, blessé plus grièvement, avait échappé au carnage en se réfugiant dans la ville ; grâce à la pitié, aux soins d'un homme du peuple, qui le cacha chez lui, il parvint à se soustraire aux recherches des vainqueurs, et quelques semaines après, lorsque sa guérison fut complète, il put enfin s'évader sans danger. Mais savez-vous comment l'ingrat payait l'hospitalité qu'il avait reçue ? son bienfaiteur avait une fille jeune, innocente et belle, il s'en fit aimer, il la séduisit, et l'abandonna après lui avoir laissé pour souvenir une riche bague en diamant.

(Il s'arrête et regarde tour à tour M^{me} Blum et le baron. Celui-ci paraît vivement contrarié, celle-là fortement émue.)

MINA.

Ah ! la malheureuse !

LE PRINCE.

Oui, bien malheureuse en effet, car elle ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle portait dans son sein le fruit du déshonneur. N'écoutant que son désespoir, elle osa venir à la cour demander publiquement une réparation éclatante ; mais le coupable était devenu l'un des favoris du prince, et mon père eut la faiblesse de protéger le crime du noble, contre le droit d'un de ses obscurs sujets.

LE BARON ET M^{me} BLUM, ensemble et à part.

Il sait tout !...

LE PRINCE, continuant.

Lorsqu'à mon tour je montai sur le trône, mon premier soin fut de chercher à réparer une grande injustice et mon premier désir, celui de punir une grande faute. Je fis prendre de minutieuses informations, et je découvris enfin que l'infortunée Marie Friberg s'était retirée à Darmstadt, qu'elle y avait donné le jour à une fille, et qu'un honnête homme, né dans la classe du peuple, avait épousé la mère et adopté l'enfant. Les renseignements que j'ai recueillis moi-même dans mon voyage, ne m'ont laissé aucun doute ; et j'avais résolu... Mais l'amour de Frédéric pour la charmante fille de Mad. Blum, est venu changer mes plans de vengeance, sans me faire pourtant renoncer au plaisir de vous donner une utile leçon. J'ai voulu que le neveu réparât les torts de son oncle : le mariage qu'il a contracté, le titre de comtesse donné à madame Blum, son arrivée et celle de monsieur Tourtmann en ces lieux, tout cela est mon ouvrage ; car l'insulte faite à Marie Friberg à la cour de Brême, ayant été publique, il fallait que la réparation le fût aussi, afin que ma noblesse ici présente, apprît que dans mes états, la justice désormais, doit être égale pour tous.

FRÉDÉRIC, vivement.

Quoi, prince, Mina serait...

LE PRINCE.

La fille du baron de Polden.

C'était lui !

M^{me} BLUM, à part.

LE BARON, stupéfait et balbutiant.

Mais son altesse est-elle bien sûre...

M^{me} BLUM.

Reconnaissez-vous cette bague, monsieur le baron, elle a moins changé que moi, peut-être ?

TOURTMANN, à part.

En v'la une histoire !... Eh ! bien, le cousin Blum était un bon enfant tout de même !

LE PRINCE présentant un papier au baron.

Et, maintenant, monsieur, que ferez-vous de ce contrat, où j'ai déjà mis ma signature ?

LE BARON s'inclinant.

Ah ! prince, ce soir même, je le revêtirai de la mienne (à part.) Puisque je ne puis pas faire autrement.. (haut.) allons ma chère Mina, venez dans les bras de votre père ; et vous, madame la comtesse, j'espère que maintenant.....

M^{me} BLUM.

Oh ! maintenant que le bonheur de ma fille est assuré, vot' servante... à moi un titre de comtesse et la vie du grand monde ? merci, je viens d'en voir assez comme ça ! dès demain je retourne à ma boutique.

TOURTMANN.

Et moi à mes tourtes... Je suis bien sûr de ne point m'être gâté la main, depuis que je suis ici je ne fais que des boulettes.

LE BARON à M^{me} Blum.

Comment vous voulez... (à part.) Eh ! bien j'aime beaucoup mieux ça.

M^{me} BLUM.

Par exemple, j'y mets une condition, c'est que j'aurai quelque fois la visite de mes enfants.

MINA.

Oh ! souvent, ma mère.

TOURTMANN, au baron.

Si monsieur le baron veut les accompagner, il sera aussi bien reçu ; et il verra un peu comment chez nous on soigne la marchandise (à part.) Je t'en ferai manger des *babas*, moi.....

LE PRINCE.

Allons, messieurs, faites vos invitations... Je veux avant de me retirer, figurer dans le premier quadrille avec madame Blum, la pâtissière de Darmstadt.

LE BARON, à part.

Pâtissière ! quelle humiliation pour une erreur de jeunesse !

TOURTMANN, bas à M^{me} Blum.

Comment il veut danser avec vous... Eh ! bien, à la bonne heure, c'est celui-là qu'est noble et pas fier !... v'la au moins ce qui s'appelle un bon enfant de prince. Vive le prince !

TOUS.

Vive le prince !

CHŒUR.

Air : De Lucie de Lammermoor.

Le Ciel, à nos vœux est propice ;
Nous pouvons fêter désormais,
Un monarque dont la justice
Est égale pour ses sujets.

AU PUBLIC.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

MINA.

Jei, Messieurs, pour cette œuvre légère,
J'ose, en tremblant, implorer vos bravos.

M^{me} BLUM.

Souvenez-vous d'mam' Blum, la pâtissière,
Et venez tous manger de ses gâteaux.

TOURMANN.

Si nos auteurs ne sont pas sans reproches
Pour leur travail, de grâce, excusez-les ;
Car lorsqu'on traite de pareils sujets,
Il est permis d'faire des brioches.
On peut bien faire des brioches.

REPRISE DE CHOEUR.

Le Ciel, à nos vœux est propice.

(Un quadrille s'est formé sur le devant de la scène. Il se compose de Frédéric et d'une jeune dame ; de Tourmann et d'une vieille marquise, du baron et de Mina, et enfin du prince et de M^{me} Blum. D'autres quadrilles se sont disposés dans la galerie du fond, et au moment où l'on va danser, le rideau baisse.)

FIN DE LA PATISSIÈRE DE DARMSTADT.

M
319
P als.